

La Vérité : journal du
spiritisme / directeur-gérant
E. Edoux, médium

. La Vérité : journal du spiritisme / directeur-gérant E. Edoux, médium. 1863-04-12.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr.

ABONNEMENTS

LYON

Un an 7 fr.
Six mois 4 »

DÉPARTEMENTS

Un an 9 fr.
Six mois 5 »

ÉTRANGER

Selon les droits de poste.

LA VÉRITÉ

JOURNAL DU SPIRITISME

PARAISANT TOUS LES DIMANCHES.

Bureau : à Lyon, rue de la Charité, 29, au 2^{me}.

Dépôts : A LYON, chez les principaux Libraires, et à PARIS, chez LEDOYEN, Libraire, au Palais-Royal.

DIRECTEUR - GÉRANT, E. EDOUX, MÉDIUM.

LE PÉRISPRIT DEVANT LA PHILOSOPHIE ET LA SCIENCE.

(2^e article. — Voir le dernier numéro.)

Les faits du magnétisme et du spiritisme ont leur fondement dans l'existence d'un fluide vital ou nerveux, servant d'enveloppe à l'âme ; et, d'un autre côté, l'existence de ce fluide se lie à la question si difficile et si controversée du mode d'union de l'âme et du corps.

Plusieurs hypothèses ont été émises. Leibnitz suppose que le corps est une machine montée à l'avance et destinée aux divers mouvements que l'âme doit lui imprimer pendant le cours de son existence. C'est ce qu'on appelle l'*harmonie pré-établie*. Ce système, outre qu'il a l'inconvénient d'exprimer trop nettement en pratique la prescience divine et de compromettre aux yeux des irréfléchis la cause de la liberté humaine, est de plus démenti par nos instincts et par notre conscience intime. Nous sentons que nous avons la faculté de nous diriger au gré de notre volonté et que, dans les mouvements de notre corps, il n'y a rien d'automatique et de prévu ; aussi la supposition de Leibnitz a-t-elle été abandonnée : elle n'a jamais compté d'adhérents que chez de rares penseurs. Il en a été de même de la théorie *des causes occasionnelles*.

D'autres sont venus qui ont rejeté toute explication d'un fait naturel et ont soutenu que l'âme seule donne au corps ses impulsions. Cette doctrine, connue sous le nom d'*animisme*, a été développée avec talent par Stahl et défendue avec énergie par ses successeurs. Toutefois, elle est plus négative que positive ; elle ne résout pas le problème, elle le fait disparaître ; il reste toujours à expliquer comment l'être qui dit *je* ou *moi*, essentiellement un et indivisible, peut agir sur la matière composée, divisible. Or, il n'a pas manqué de philosophes justement célèbres qui ont nié la possibilité de cette action, sans un intermédiaire, un moyen dont la détermination n'a pas été unanime. D'après une dernière hypothèse, l'âme est unie au corps par un certain fluide dont le cerveau est le foyer et dont les nerfs sont les conducteurs. Ce fluide a été appelé nerveux, vital ; les adeptes de Mesmer l'ont nommé *magnétique*. Quoi qu'il en soit, ses fonctions seraient de placer l'unité dans la dualité humaine et de servir de lien entre l'âme et le corps. Par là, les rapports du physique et du moral se trouveraient expliqués.

Ce système se présente avec toutes les apparences de la vé-

rité et offre une coïncidence complète avec les phénomènes produits par le spiritisme et le magnétisme. Ce n'est pas tout, l'existence d'un fluide vital repose sur des présomptions assez fortes pour que cette hypothèse prenne rang parmi les plus probables que la science philosophique ait hasardées.

A priori, d'abord, quoi de plus naturel que cette supposition ? C'est par le moyen des fluides que Dieu intervient dans l'univers et soumet la matière au règne de ses lois éternelles. Le fluide est impondérable, et, par ce côté, il se rapproche de l'esprit. Cependant il agit sur la matière et la met en mouvement ; on sent qu'il n'est, à proprement parler, ni matière, ni Esprit : c'est une substance *sui generis*, à la limite des deux mondes. Il est le lien qui les unit, qui leur sert de relation et préside à leur action réciproque. Pourquoi l'âme n'agirait-elle pas sur son corps par un fluide spécial, comme Dieu sur le monde matériel ?

Un fluide universel, l'éther, pénètre tout ; il unit les molécules des corps inorganiques et prend, suivant ses modes d'action, les noms de calorique, électricité, magnétisme.

Dans la plante, il se spécialise, s'assimile à l'organisation : c'est le fluide végétal, la sève.

Dans l'animal, il préside à toutes ses fonctions, à ses mouvements, à ses sensations, à ses actes : c'est le fluide animal, la vie. Dans la plante comme dans l'animal, le fluide se particularise, se modifie selon la différence de l'organisation, et crée les espèces, les genres, les individus.

Dans l'homme, où il n'y a pas seulement des individus, mais des personnes, où il y a le moi, l'âme, le fluide vital est le véhicule par lequel les organes obéissent à la volonté.

Cette hypothèse s'adapte merveilleusement au système des réincarnations et des vies successives. Si l'âme a un vêtement éthéré, un fluide dont elle imprègne les corps qu'elle va habiter, on conçoit comment l'identité persistera ; comment, lorsque par suite de nouveaux progrès la matière corporelle sera plus épurée et plus ténue, le souvenir pourra devenir complet et reproduire toutes les impressions subies durant les existences parcourues ; car le fluide aura pénétré toutes les matières en les modifiant selon les mérites ou les chutes du passé. Ici-bas, nous n'avons pas la mémoire de nos vies antérieures, parce que la matière domine trop l'esprit ; parce que nous sommes encore trop loin de Dieu. Le souvenir, dans toute l'acception du mot, n'est pas une des jouissances de notre grade, et

AVIS

Les communications ou articles de fond, envoyés par des collaborateurs bienveillants, seront soumis à l'examen du comité de rédaction et inscrits à tour de rôle, s'il y a lieu de les insérer.

Il sera rendu compte des ouvrages pour ou contre le spiritisme lorsque deux exemplaires nous auront été remis.

Les lettres ou envois quelconques non affranchis seront refusés.

sera une de nos conquêtes futures. Le *Léthé* est peut-être aussi une condition indispensable de la station terrestre, lié à l'harmonie générale et à l'ordre des épreuves.

L'existence du fluide vital, si probable au point de vue philosophique, acquiert une plus grande probabilité par la science médicale. La théorie des maladies nerveuses, telles que l'hystérie, l'hypocondrie, l'épilepsie, la catalepsie et autres maux de même nature, variés indéfiniment selon l'idiosyncrasie des individus, ne peut s'établir qu'en supposant un fluide qui, du cerveau, se répartit dans tous les organes par le conduit des nerfs. Il y a santé quand le fluide est à l'état neutre et en équilibre; il y a maladie quand le fluide est à l'état de séparation et de distribution irrégulière. Le fluide vital ne joue pas un rôle exclusif dans les maladies nerveuses, mais de même dans les autres maux qui affligent le corps humain, il intervient d'une manière sensible. C'est ainsi que le frisson qui précède la fièvre parcourt la moëlle épinière, l'axe cérébro-spinal, et présente un signe manifeste de la perturbation du fluide nerveux qui a beaucoup de similitude avec le *globus hystericus* et l'*aura epileptica*. Il faut attribuer à la même cause, c'est-à-dire au défaut d'équilibre du fluide vital, les douleurs étranges et mobiles accusées par les hypocondriaques. Ces douleurs ne sont point chimériques, et occasionnent des sensations réelles. Seulement l'intelligence effrayée les attribue à des lésions graves mais heureusement imaginaires. L'autopsie de ceux qui ont succombé à des maladies nerveuses et à certaines maladies mentales ne fait découvrir aucune lésion sensible dans les organes, malgré les terribles symptômes qui semblaient prédire un résultat tout opposé.

PHILALÈTES.

(La suite au prochain numéro.)

LE SPECTRE DE LA PRISON DE WEINSBERG.

(Suite. — Voir le dernier numéro.)

Une lumière qui dessine les contours du spectre rayonne autour et au-dessus de sa tête. On le distingue au milieu de la nuit la plus sombre, sans autre lumière que celle qu'il émet. Le plus souvent elle est phosphorescente, et l'un de ses caractères (se rappeler celle que j'ai décrite comme l'ayant vue, chapitre I^{er}) est de triompher des obstacles que la main de l'homme élève sur son passage. Une nuit, par exemple, le docteur Scyffer et le docteur Kerner, déterminés à l'arrêter, bouchent de toutes pièces l'ouverture de la fenêtre qui lui donne entrée; mais, efforts puérils! le spectre phosphorescent pénètre, traverse ce rempart et se promène triomphalement, pendant un quart d'heure, au milieu de l'épaisse obscurité de cette chambre.

L'OÛIE. — Tantôt on voit le fantôme, et tantôt on ne le voit pas, mais alors on l'entend; tantôt, enfin, des bruits accompagnent la vision.

« Le 15 septembre, nous dit le docteur Kerner, je m'enfermai dans la cellule d'Elisabeth, et, vers onze heures du soir, j'entendis, du côté qui n'était point occupé par elle, quelque chose de semblable à la chute d'un corps. — C'est le spectre, me dit-elle. — Je l'adjurai de partir, et, pour toute réponse, d'étranges craquements retentirent autour des murs et se prolongèrent jusqu'à ce qu'un bruit fatal aboutit à la fenêtre. — Il est sorti, me dit-elle. — Le 18, je sus de nouveau témoin du même phénomène.

Les soupirs et les gémissements que l'Esprit pousse d'une manière fort sensible sont ceux du désespoir. Lorsqu'il parle, toutes les personnes qui sont présentes l'entendent, et toutes s'accordent

à dire que sa parole est celle d'une bouche faisant effort pour articuler.

LE TACT. — Mais ce n'est point assez de voir, ce n'est point assez d'entendre le fantôme, on éprouve en outre son détestable contact. La sensation de sa main est d'abord le froid de la mort, puis elle se réchauffe et devient lumineuse. Or, cette lueur magnétique part de ses doigts et progresse.

Un de ses tours favoris est de dépouiller les lits de leurs couvertures. Lorsqu'il s'approche de vous, et fut-ce dans le lieu le plus hermétiquement clos du monde, vous sentez souffler un air froid; et, dans ces conjonctures, quelques personnes le voient, tandis que pour d'autres il reste invisible. On dirait quelquefois encore qu'un essaim de fourmis vous passe sur le visage; ou bien il laisse tomber sur vous des larmes de glace, et la place qu'elles ont touchée devenant brûlante, se colore d'un rouge bleuâtre et persistant. Vainement essayez-vous de le palper, car lorsque vous croyez pouvoir le saisir, votre main passe au travers de sa substance, et rien de solide ne vous reste. Que s'il vous touche, au contraire, le contact est sensible; souvent même la partie qu'il a touchée se tuméfié, enfle et devient le siège d'une douleur.

L'ODORAT. — Mais ce qu'il y a d'effrayant et de nauséabond à la fois dans les approches de ce fluide visiteur, c'est la virulente infection que son souffle répand. Nul, à ce signe, ne méconnaît sa présence, et rien au monde, nous affirment, entre autres, MM. le docteur Sicherer et l'avocat Fraas, rien ne saurait donner une idée de cette accablante odeur: elle vous suffoque, elle vous coupe la respiration; c'est l'odeur du cadavre et de la putréfaction poussée à leur degré quintessentiel le plus nauséabond.

Un chat vit apparaître ce fantôme et fut terrifié. Grimant çà et là, et cherchant une issue sans pouvoir la trouver, il s'efforça vainement de fuir. Et ne nous figurons point que cette première épreuve l'ait aguerri, car l'apparition se manifestant une seconde fois, le pauvre animal, glacé d'épouvante, refusa toute nourriture, languit et mourut.

Une des preuves les plus remarquables de la force de volonté, de la puissance électrique du spectre qui hantait le donjon, ou de sa faculté d'imiter les sons, éclatait, au dire des témoins, dans la violence des secousses apparentes ou réelles qu'il imprimait aux pesants barreaux de fer de la fenêtre, car les efforts réunis de six hommes ne purent secouer cette clôture avec un égal fracas. Quelques-uns des bruits par lesquels il annonçait sa présence ressemblaient à des décharges de bouteilles de Leyde, et la lumière dont il s'éclairait offrait une similitude habituelle avec la nature de la lumière électrique.

Appuyée sur l'autorité et soutenue par les prières d'Elisabeth, qui veillait à ses côtés, la femme du gouverneur, M^{me} Mayer, dit un soir à l'Esprit: « Pars, et rends-toi près de mon mari, mais aie soin de laisser sous ses yeux un signe de ton passage. » Nous entendimes à l'instant s'ouvrir et se refermer la porte que l'on avait soigneusement verrouillée, et nous vîmes flotter son ombre, car il flottait plutôt qu'il ne marchait.

Il disparut; puis, au bout d'un quart d'heure, il rentra par la fenêtre. Le lendemain matin M. Mayer disait à sa femme: « Vous me voyez dans la stupeur, car, en me réveillant, j'ai trouvé toute grande ouverte la porte de ma chambre et j'ai la certitude de l'avoir fermée; je suis sûr de l'avoir verrouillée; je suis sûr d'en avoir ôté la clef de ma main! »

(La fin au prochain numéro.)

MALADIE MÉDIANIMIQUE ET SES EFFETS.

Une personne nous ayant dit qu'elle avait fait lire à un incrédule la communication de Napoléon I^{er}, et qu'il lui avait été répondu qu'il fallait attribuer la médiumnité à une épidémie

mentale ; qu'ainsi il croyait bien que madame Dozon était incapable d'imiter le style de l'Empereur dans son état naturel, mais qu'au moment où elle écrivait elle était sous l'empire d'une surexcitation malade, Napoléon est venu nous donner spontanément cette réponse, *le lendemain*, et alors nous ne pensions plus à ce fait.

H. DOZON.

« C'est absurde ! comment une maladie cérébrale peut-elle faire deviner la pensée et apprendre le style de quelqu'un ? Le médium ne m'a jamais vu ; je suis pour elle l'*x* (1)...

» Nier, toujours nier !... Ils lisent l'évangile sans reconnaître le style de Dieu ! Ce sont des esprits murés dans la matière ; ils ne voient qu'elle ! ils s'y étioient !

» Absurdes, absurdes !... des pygmées qui, se croyant géants, disent : Nous voyons plus loin que les autres !... Ils jugent le soleil d'après l'ombre de leur taille et en font une lentille !

» Lorsqu'on est frappé par une peine morale, est-ce le pied, le bras, qui souffrent ? Non, c'est le cœur !

» Qu'est-ce que le cœur ? un viscère !

» Et ce qui se tort et se débat sous l'étreinte du désespoir ? c'est l'âme !!!

» Lorsqu'on vous fait une opération, est-ce la même sensation ? Non, c'est la matière qui souffre !

» Analysez cette idée. »

Je n'ai pas cru devoir demander de commentaire à cette communication. Nul ne pourrait la faire plus frappante ; il y a mieux que tout, la preuve de la vérité. Napoléon a bien voulu revenir de lui-même le surlendemain continuer ainsi.

H. DOZON.

« Souvent un coup violent porté à l'âme tue le corps ; vous l'admettez ? Où donc est le sang qui découle de cette plaie ? Quelle trace en restera-t-il sur le corps ?

» Que le contraire arrive ; frappez le corps ; l'âme le quittera, mais la blessure physique est là, béante, visible. La matière ayant frappé la matière, se prouvera par une chose matérielle ; l'âme ayant frappé l'âme, tout sera intellectuel, *se sentira*, ne se verra pas. Donc, le corps et l'âme sont deux ; le nier est réfuter la division d'un tout.

» Mon corps marche, parce que mon âme le guide, parce qu'elle est la pensée. Arrêtez la pensée par la fuite de l'âme, le corps n'est plus qu'une pendule dont vous retirez le grand ressort, et qui s'arrête.

» Réfutez cela, réfutez-le ; impossible ?

» Il y a des gens qui s'intitulent *penseurs*, parce qu'ils ruminent un parti pris ; d'autres ont l'esprit louche, ils voient tout de travers.

» Idéologues que tous ceux-là ! Lorsque je les trouvais sur ma route terrestre, je soufflais dessus ; car ils sont comme la poussière qui empêche de bien distinguer. »

(Extrait des *Révélation d'Outre-Tombe*, revue spirite, mensuelle, publiée sous la direction de M. Henri Dozon. Passy-Paris, rue Vincense, 49.)

DEUX ABEILLES.

— Veux-tu boire à ma coupe, un liseron vermeil

Où brille le matin un rayon de soleil ?

Dit une abeille d'or à sa compagne ailée,

Qui butinait le miel aux fleurs de la vallée.

— Que trouverai-je au fond ?...

— Tout ce qui fait aimer,

La mollesse et l'ennui.

— Tu veux m'inanimer

En me faisant goûter, au sein de la paresse.

Le nectar somnolent d'une trompeuse ivresse ?

Non, la ruche est là-bas, j'y porte mon butin.

La nuit tombe, bonsoir.

— Ainsi, demain matin,

Tu recommenceras ta tâche journalière ?

— Je l'espère, ma sœur.

— Oh ! naïve écolière,

Qui t'en vas travailler pour des maîtres ingrats !

Mais du miel que tu fais tu ne jouiras pas ;

Deviens donc positive, ô pauvre abeille folle !

Et ne prends que pour toi le suc à la corolle.

— Je travaille pour tous, et quand la mort viendra

J'aurai fini ma tâche et Dieu me bénira.

BARRILLOT.

CHRONIQUE ET FAITS DIVERS.

Nous lisons dans un des trois grands journaux de Lyon :

« On nous raconte l'anecdote suivante.

» Dans une réunion de spirites se trouvait dernièrement une pauvre femme fort disposée à croire aux révélations des esprits. Elle pria un médium de demander à l'esprit qu'il évoquait ce qu'était devenue l'âme de son mari, mort depuis deux ans. Le médium fit l'évocation et lui répondit que « l'âme de son mari était passée dans le corps d'un âne. »

» Fort émue de cette révélation, la pauvre femme quitta la réunion et partit pour son domicile, situé dans le quartier Perrache.

» Dans la rue Sainte-Hélène, elle rencontre un âne attelé à une petite voiture, elle s'arrête et contemple avec émotion maître Aliboron : « Si c'était mon mari ! se dit-elle. » Au même instant l'âne fait un léger mouvement de tête. « Il me reconnaît ! s'écrie-t-elle. C'est lui ! c'est mon pauvre homme ! » Elle s'approche et l'âne fait entendre un joyeux braiment.

» Tous les doutes disparaissent à ce braiment, auquel la pauvre femme trouve un son harmonieux et dans lequel elle croit reconnaître le timbre de la voix de son mari ; alors elle se précipite, saisit la tête de l'âne et la couvre de baisers.

» La foule, promptement réunie par cette bruyante reconnaissance, applaudissait des deux mains, lorsque intervint le propriétaire de l'animal. Alors les quiproquos se succèdent. Le propriétaire parle de son âne et la femme de son mari ; le premier parvient cependant à saisir la vérité au milieu de ces exclamations diverses. « Combien, demande-t-il, y a-t-il de temps que vous avez perdu votre mari ? — Deux ans répond la veuve. — Alors, mon âne n'est pas votre mari ; il y a cinq ans que je l'ai acheté à Charabara. Cherchez ailleurs, ma pauvre femme. » Et, allongeant un coup de fouet à maître Aliboron, il disparaît et met fin à la scène qui, pour les spectateurs, valait un des meilleurs vaudevilles du Palais-Royal.

» L'anecdote est-elle authentique ? La pauvre femme qui en a été l'héroïne a-t-elle été victime d'un facétieux médium ? car on peut être médium et aimer à rire. Nous ne pouvons rien affirmer, mais *si non è vero è bene trovato.* »

Nous prions cette feuille de vouloir bien se relire elle-même aux articles qu'elle a publiés sur le spiritisme ; elle sera bien forcée de reconnaître que nous n'enseignons nullement la *metempsychose*. Mais le rédacteur de la chronique aura sans doute eu connaissance d'un certain sermon dont il a été dit un mot dans notre dernier numéro, et voilà peut-être comme, afin de déridier le front de ses graves abonnés, le journal en question a voulu rééditer l'anecdote de *l'âne et du meunier*, dont la première édition a paru dimanche, 29 mars 1863, à l'église Saint-Jean.

Ce jour-là, en effet, l'orateur sacré de la primatiale nous apprenait qu'une pauvre âme humaine de cette planète avait été condamnée, pour laver ses précédentes fautes, à subir une autre épreuve terrestre dans le corps d'un baudet ; et, fatalité plus grande encore, ce baudet avait pour propriétaire un meunier rustique, lequel agissant en qualité de machine divine vengeresse, se plaisait à surcharger outre mesure ce pauvre âne, autrefois homme, de sacs de blé et de farine !

Avouons que la farine était suffisamment moulue ; la feuille politique aurait pu s'abstenir, selon nous, de la soumettre encore à l'engrenage de ses grands moulins.

Triste guerre, cependant, que celle où l'on sacrifie au plaisir de faire de l'esprit, l'étude sérieuse de la chose combattue ou la loyauté dans la discussion ; car c'est introniser le mensonge aux dépens du vrai ; c'est toujours maintenir la lumière sous le boisseau !

Nous lisons dans un autre journal politique de la même ville :

(1) L'esprit fait allusion à l'*x*, qui, en mathématiques, signifie *inconnu*.

UN COUP-D'ŒIL SUR LA PHILOSOPHIE MATÉRIALISTE.

(Suite. — Voir le dernier numéro)

Mon fils, le propre de l'orgueil humain est de s'attribuer des connaissances qui souvent ne sont que le produit de l'inspiration occulte. Partant de ce principe, les fondateurs des diverses sectes philosophiques, qui avaient pris pour point de départ la doctrine épicurienne, tous animés du sentiment fatal qui détourne l'esprit de son but, en étaient venus à oublier l'inspiration primitive et salutaire produite par la spiritualité, pour y substituer ces élucubrations savantes, ces théories brillantes, ces hypothèses si ingénieuses : l'école matérialiste était fondée.

Fille de l'orgueil, elle en porte le cachet, la marque indélébile. Comment en peut-il être autrement ? L'orgueil est voué à l'erreur et y marche complaisamment, tant est grande sa confiance en lui-même. Lorsque, en regard des écoles spiritualistes, dont l'antique Egypte, l'Inde savante et la Perse aux croyances si fermes et si sages, furent le berceau, se dressèrent des sectes rivales, quel ne fut point l'aveuglement des philosophes, des savants de ces temps ? C'était à qui enchérirait en sophismes, en attaques, en subtilités oiseuses et stériles. Par cette lutte, dont le prolongement se fait ressentir encore, il en est résulté, pour la plus grande partie de l'humanité, une lassitude morale, une apathie complète. Le petit camp spiritualiste, aux prises avec l'immense multitude matérialiste, essaie encore de tenir tête à ses adversaires, et il n'est que temps de finir le combat, car le nombre toujours croissant de sceptiques et d'incrédulés ferait bientôt sombrer le peu de croyances spiritualistes qui subsistent encore.

A ce point de vue, et en prévision de ce danger qui indubitablement serait certain, la connaissance du spiritisme, science antique, la pratique de la médiumnité marchant avec elle, vont arracher à l'erreur, au doute, à l'empire de la matière, les hommes qui en sont les adorateurs.

Je n'ai point à passer en revue les divers systèmes philosophiques reposant sur le principe matérialiste, les noms importent peu ; seulement je veux en faire sentir le néant, le mensonge. Le philosophe de la matière, en accordant la prééminence de tout dans le monde qu'il perçoit, agit en cela comme un myope dont l'organe est borné ; il ne croit qu'à ce qu'il voit, à ce qu'il touche. Son corps est-il donc assez parfait, assez subtil pour tout apprécier, tout juger ? Jugeant et comparant d'après un système d'induction et d'analyse conforme à son organisation physique, il ne peut aller bien loin en ses recherches ; aussi, trébuche-t-il vite en route. Tout entier aux apparences, tout à ce que la perception de ses sens lui permet, que peut-il faire, que peut-il espérer ? Ses forces intellectuelles excitées par l'orgueil le trahissent, et l'erreur complète l'œuvre commencée par la faiblesse. Ah ! que l'homme est petit et misérable, lorsque, voulant s'isoler afin de se grandir pour dominer l'univers apparent, il ose aller au-delà ! Pris de vertige, il redescend de ces hauteurs inaccessibles, car la foi a manqué. Son piédestal, sapé par la base, le fait rouler au milieu de débris amoncelés à l'entour.

Ainsi en est-il pour toute école philosophique dont la suprématie pour la matière est le principe : elles n'amassent autour que ruines ; elles ne peuvent rien édifier, car le principe de vie manque. Mon fils, la présente génération fera justice de toutes les erreurs du passé ; elle va, déblayant le terrain, et le spiritisme, divin flambeau, répandra des clartés si brillantes que l'erreur ne pourra plus prévaloir. Le spiritisme, apanage des hommes au cœur droit, ennemi du mensonge, répandra ses bienfaits, instruira et moralisera les hommes, leur redonnera la foi qui manque encore pour être sauvé.

SAINT ANTHELME, évêque.

(La fin au prochain numéro.)

« Dans la nuit du dimanche au lundi de Pâques, la femme X..., dont le mari est ouvrier bijoutier, trompant la surveillance de son mari et de ses enfants, s'est enfuie presque nue de son domicile, et a été ramenée par une patrouille entre les mains de laquelle elle était tombée.

» Cette malheureuse femme appartenait, dit-on, à la première catégorie des spirites, divisés, comme on le sait, en deux classes bien distinctes : ceux qui croient (hélas !), et ceux qui font croire ! »

Nous ignorons si le fait est réel, mais serait-il prouvé, qu'on ne saurait logiquement en tirer une conclusion fâcheuse pour le spiritisme. Vous pourrez crier à la folie, au suicide consommé ou sur le point de l'être ! Après !...

Il y a eu des fous, des gens qui se détruisent, toujours et en tous lieux. Aussi, lorsque la grande population terrestre professera le spiritisme en nombre relatif avec celui existant aujourd'hui à Lyon, la feuille dont il s'agit aura beau jeu pour enregistrer tous les cas de folie ou de suicide consommés par un spirite. Mais, connaissons-nous tous les secrets de l'avenir ? Qui sait si ce journal n'aura pas alors changé la couleur de sa robe et s'il ne combattra pas côte à côte avec ses adversaires d'autrefois ?

En attendant cette conversion plus ou moins hypothétique, nous lui ferons observer qu'il nous donne aujourd'hui une triste idée de ses principes en fait de morale. En effet, il nous accuse de faire croire à ce que nous ne croyons pas. Or, il ne devrait pas ignorer ce qui constitue la *calomnie*, ou tout au moins le *jugement téméraire*. Aussi, nous ne suivrons pas son exemple.

Quelques mauvais plaisants prétendent que nous pourrions, avec avantage, lui renvoyer sa balle ; mais nous avons le bonheur de ne pas considérer l'Évangile comme une lettre morte, bien que *croyant* (hélas !) et *faisant croire* à la doctrine *immorale* du spiritisme !

Nous avons constaté plusieurs fois que la présence d'objets bénits ne nuisait aucunement aux effets magnétiques. Deleuze recommandait même la prière aux personnes qui formaient la chaîne magnétique pour soulager un malade. Voici un fait qui nous semble concluant.

Un jour, chez Marcillet, nous avons vu Mgr l'archevêque de Babylone consulter Alexis, qui décrivit parfaitement son appartement situé à Bagdad.

Le prélat, émerveillé de cette lucidité dont il n'avait pas vu d'exemple, prit goût au magnétisme et devant nous se mit à faire ses premières armes. Il plongea une jeune personne dans le somnambulisme ; en magnétisant il se servait, comme d'habitude, de sa main droite ; il avait au doigt l'anneau pastoral et au cou sa croix d'or, objets qui occupent un rang élevé dans la hiérarchie des choses bénites. Néanmoins les phénomènes ont été les mêmes que d'ordinaire, le succès a été complet, et Satan n'a pas laissé paraître le plus petit bout de queue... Il n'en faut pas davantage pour affirmer que les objets bénits ne font obstacle ni au magnétisme ni au somnambulisme.

(Cité par M. MORIN, avocat.)

M. Merle était bien portant, M^{lle} Mélanie, sa fille cadette, alla voir sa sœur à Paris. Environ deux ou trois jours après, éveillée à deux heures du matin, elle vit un spectre, blanc comme du papier, les yeux fermés, debout près d'elle. Elle reconnaît les traits de son père, descend près de sa sœur, toute saisie ; cette dernière la croit folle quand elle entend les détails de cette vision. « Non, dit M^{lle} Mélanie, je ne suis pas folle, et nous allons recevoir l'avis de la mort de notre père ; je l'ai très-bien reconnu. » En effet, une dépêche télégraphique a confirmé cette mort, arrivée cette même nuit, à deux heures du matin. Le lendemain j'allai à l'enterrement du défunt, nous dit le narrateur.

(Cité par M. DE SALZÈDE.)

Pour la chronique et les faits divers : E. EBDOUX.